

GÉNÉRAL ELRICK IRASTORZA



LA TRANCHEE DES PONCIFS

LES MYTHES DE LA
GRANDE GUERRE DÉCRYPTÉS



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

Général Elrick Irastorza

LA TRANCHÉE DES PONCIFS

Tous les droits d'auteur seront reversés à l'Association Terre Fraternité qui soutient les blessés de l'armée de terre, leurs familles, et les familles des soldats tués en opérations.

Couverture : Valentine Asseman

Maquette : Angélique Romain

Relecture-rewriting : Pierre de Taillac

Correction : Claire Lecourt, Mélanie Lemaire, Yves Serruys

Imprimé en France par Présence Graphique

Éditions Pierre de Taillac

74, rue du Rocher • 75008 Paris

www.editionspierredetaillac.com



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

À Benjamin Atgie et son chien Arion, dignes héritiers des Poilus du 132^e régiment d'infanterie, courageux au combat, gravement blessés en Afghanistan, courageux dans leur difficile reconstruction.

« Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments : c'est une trop grande entreprise. »

LA BRUYÈRE, *LES CARACTÈRES*

AVANT-PROPOS

Il y a quelques semaines prenait fin, pour l'essentiel, le plus long cycle mémoriel qu'ait connu notre pays à ce jour : la commémoration de la guerre 14-18, la Grande Guerre. Cette aventure humaine a commencé il y a plus de sept ans, lorsque le ministre de la Défense d'alors, Gérard Longuet, me proposa, en décembre 2011, la présidence de ce qui allait devenir, le 5 avril 2012, le groupement d'intérêt public « Mission du centenaire de la Première Guerre mondiale » sur la base du rapport remis, quelques mois plus tôt, par Joseph Zimet, au président de la République. Il connaissait ma passion pour l'histoire et l'intérêt que je portais à cette période cruciale de notre histoire nationale, la plus terrible épreuve et sans doute une des plus grandes ruptures sociétales que nous ayons connues à ce jour. J'acceptai sans hésiter cette mission bénévole qui allait occuper un bon tiers de mon temps de nouveau retraité et allait me donner des satisfactions allant bien au-delà de ce que je soupçonnais alors. D'abord

de belles rencontres sur les plans national et international et puis surtout un élargissement considérable des connaissances que je pouvais avoir de cette période. J'ai beaucoup lu, participé à de nombreux colloques et conférences, visité quasiment toute la ligne de front et ses lieux de mémoire mais j'ai aussi beaucoup entendu sur un sujet que beaucoup pensent connaître pour au moins en avoir entendu parler chez eux, à l'école bien sûr et, inévitablement, à la télévision voire sur les réseaux sociaux.

Mais au fil du temps, j'en suis arrivé à me poser une question qui me paraît tout à fait légitime : l'histoire que nous avons apprise pour réussir nos examens sans trop nous poser de questions ni, surtout, nous risquer à apporter la controverse à nos maîtres, celle qui nous a été racontée dans nos familles et que nous avons prise pour argent comptant pour venir d'acteurs de ce drame ou de témoignages de seconde main crédibles, celle qui nous a été proposée tout au long de ce cycle dans les médias et à l'occasion d'événements mémoriels de toutes sortes, correspond-elle vraiment à la réalité des faits ?

Je sais bien que l'atteinte de la vérité en la matière reste un vœu pieux probablement hors d'atteinte mais, petit à petit, j'ai cru déceler des décalages entre une histoire dominante et ce que l'on pouvait découvrir ailleurs en sortant des sentiers littéraires battus, en arpentant les champs de bataille ou en allant à d'autres sources aujourd'hui numérisées. Ces décalages, voire ces constructions mémorielles plus ou moins grossières, n'avaient pas échappé à la Mission du Centenaire mais nous nous étions fixé comme principe de laisser s'exprimer, en toute liberté, ces vérités plurielles pour peu qu'elles soient argumentées et que la parole comme l'écriture restent courtoises...

Il me plaît d'ailleurs de souligner, dans ce domaine, l'action essentielle de notre conseil scientifique qui, sous la présidence éclairée du professeur des universités Antoine Prost, présida à tous ces débats, parfois un peu vifs, avec l'autorité qui sied à ceux qui maîtrisent parfaitement leur sujet et sont, en la matière, une référence difficilement contestable.

N'étant pas historien et n'ayant aucune prétention à le devenir, j'ai longtemps pensé que les quelques conférences que je donnais sur le sujet

suffiraient à faire partager mes interrogations sur toutes ces idées reçues devenues, au fil du temps, des vérités qui ne sont guère plus discutées. Puis on me demanda régulièrement pourquoi je n'écrivais pas sur ce qui apparaissait de plus en plus comme des poncifs « copiés-collés » à l'envi sans susciter, le plus souvent, la moindre interrogation. Finalement, je me suis dit « pourquoi pas ? » et quitte à le faire autant que ce soit au plus près de ce cycle mémoriel, période particulièrement riche en informations.

Quelle légitimité ai-je à le faire ? La passion d'abord pour cette déflagration qui à ce jour encore conserve sa part de mystère non seulement sur ses causes et son déroulement mais aussi sur le fait que des hommes, de cultures très proches, aient pu s'infliger et supporter 1 561 jours de telles souffrances avant de réitérer une génération plus tard, puis soient capables de se réconcilier quasiment un demi-siècle après le début de cette sanglante effusion¹.

Mais j'estime également que le métier que j'ai exercé et les fonctions que j'ai occupées à l'interface du monde politico-militaire, en temps de

1. Traité de l'Élysée du 22 janvier 1963.

paix comme en opérations, me permettent de porter un regard, sans doute un peu différent de celui porté par d'autres observateurs attentifs, sur cette période exceptionnelle dans notre histoire nationale. Et puis, après tout, « ma vérité plurielle » en vaut sans doute bien d'autres et aura, je l'espère, le mérite d'inciter à la réflexion et à la poursuite d'une quête d'éléments nouveaux sur un sujet qui nous a tous durablement marqués, consciemment ou inconsciemment.

Lorsque j'ai accepté cette mission, je me suis promis, par respect pour mes concitoyens dont les noms sont égrenés sur nos monuments aux morts de n'en tirer aucun profit. En conséquence, tous les droits de cet ouvrage seront reversés à l'association Terre Fraternité qui subvient, dans l'urgence d'abord, dans la durée ensuite, en complément de l'aide apportée par l'État, au soutien matériel et moral de nos blessés et de leurs familles et de celles de nos tués en opérations. Car des soldats français meurent toujours ou sont gravement blessés au service de la France, et la douleur et le chagrin de leurs familles et de leurs proches ne sont pas différents de ce qu'ils étaient il y a un siècle.

Je vous invite maintenant à une itinérance géographique et calendaire à travers une trentaine de poncifs sur la Grande Guerre. Ils sont d'importance très inégale, et cette liste ne vise aucunement à l'exhaustivité. Et j'ai gardé pour la fin ceux qui revêtent, selon moi, un caractère transverse sur l'ensemble de la période, et en tout dernier celui dont les effets se font encore sentir aujourd'hui en termes de relations entre le Politique et le Soldat².

2. Au sens gaullien du terme, par référence au chapitre « Le Politique et le Soldat » in Charles de Gaulle, *Le Fil de l'épée*, collection « Volumes », Plon, 1999, p. 209.

CHAPITRE I

LA MARCHÉ À LA GUERRE

Si l'article 231 du traité de Versailles fait clairement porter la responsabilité du déclenchement du conflit aux puissances centrales et notamment à l'Allemagne, aujourd'hui les avis sont plus nuancés. À vrai dire, à l'été 1914, le monde n'était guère plus instable et inquiétant qu'il ne l'est un siècle plus tard. Quelques grands empires se partagent la planète, pour l'essentiel en Afrique et en Asie. L'Allemagne essaie d'y trouver une place aux côtés du Royaume-Uni, de la France, de l'Espagne, du Portugal et du Japon. Depuis 1860 déjà, les États-Unis possèdent le premier produit national brut de la planète et en deviennent la première puissance manufacturière à partir de 1890. Le monde a surmonté la crise économique de 1907-1908, la première grande crise d'une économie déjà en voie de mondialisation.

Mais les tensions potentiellement bellicistes sont ailleurs. Assez paradoxalement, le contentieux territorial entre la France et l'Allemagne n'est pas le plus vif. Bien sûr, on pense toujours à l'Alsace et à la partie de la Lorraine confisquées au lendemain de la guerre de 1870, mais on évite d'en parler. Ce qui est vraiment le plus inquiétant, ce sont les nationalismes qui minent encore des empires européens de création récente, pour l'essentiel en Autriche-Hongrie, et les tensions à l'est, des côtés russe et ottoman. En 1912, la première guerre dans les Balkans ramène les Turcs sur le Bosphore mais ils conservent Constantinople. Presque aussitôt, les vainqueurs d'hier s'entre-déchirent au sujet de la Macédoine, qui sera finalement dépecée en 1913 entre la Bulgarie, la Grèce, le Monténégro, la Roumanie et la Serbie, qui devient la première puissance régionale dans les Balkans. De quoi inquiéter l'Empire austro-hongrois qui y voit une menace sur son flanc sud mais aussi sur ses frontières est, compte tenu des affinités entre les Russes et les Serbes. De quoi inquiéter également l'Allemagne, étant donné ses liens avec l'Autriche et sa longue frontière avec la Russie.

Pour faire face à ces divergences d'intérêts, les grandes puissances élaborent depuis des années des systèmes d'alliance initialement destinés à dissuader leurs ennemis potentiels. D'un côté la Triple-Entente entre le Royaume-Uni, la France et la Russie impériale ; de l'autre la Triple-Alliance ou Triplice entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie, qui n'en a qu'une acception plutôt défensive. Vu des puissances centrales, ce système d'alliance les menaçait sur deux fronts (ce qui expliquera l'obsession allemande, le moment venu, de vouloir se débarrasser de ces deux menaces, l'une après l'autre). À la fin du printemps 1914, le baril de poudre est en place mais il manque encore le prétexte et l'étincelle qui allaient provoquer un embrasement d'une durée de 52 mois.

Personne ne veut vraiment la guerre mais l'engrenage est implacable...

Le 28 juin, l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'empereur François-Joseph, et sa femme sont assassinés à Sarajevo, alors en Autriche-Hongrie, par Gavrilo Princip, un nationaliste slave manipulé par les Serbes. À ce moment-là, l'événement n'est pas perçu, notamment en France, comme menaçant directement la paix en Europe

à court terme. *L'Illustration* y consacre bien quatre pages, mais d'une façon générale la tragédie passe relativement inaperçue dans les journaux.

Le 5 juillet, l'Allemagne assure l'Autriche de son soutien en cas de guerre avec la Russie. Il faut se souvenir que si Georges V, roi d'Angleterre, est le petit-fils de la reine Victoria, Guillaume II l'est aussi par sa mère et que l'épouse du tsar Nicolas II, Alix de Hesse, est également une petite fille de la reine Victoria par sa mère. Bref, c'est une terrible affaire entre têtes couronnées qui se profile à l'horizon mais ce sont les peuples qui en paieront le prix fort.

Le 16 juillet, le président Poincaré quitte Dunkerque pour la Russie à bord du cuirassé *France* en compagnie de René Viviani, le président du Conseil, pour y réaffirmer l'alliance entre les deux pays. Personne n'imagine alors que 18 jours plus tard ce sera la guerre ! La flotte arrive à Cronstadt, port russe de la mer Baltique le 20 juillet. La visite est un succès mais l'horizon international s'assombrit brutalement et le président de la République et René Viviani rentreront à toute vapeur à Dunkerque le 29 juillet.

Le 23 juillet, les choses se précipitent. L'Autriche envoie à la Serbie un ultimatum inacceptable car bafouant sa souveraineté. Elle doit répondre sous 48 heures.

Le 24 juillet, le Royaume-Uni demande à l'Allemagne d'intercéder auprès de l'Autriche pour obtenir un allongement du délai de l'ultimatum. Le Royaume-Uni est garant de la neutralité de la Belgique. S'il possède une formidable marine de guerre pour défendre ses intérêts économiques dans son vaste empire, le pays n'a qu'une toute petite armée de terre : 160 000 hommes dont une partie dispersée dans les colonies.

Le 25 juillet, l'Autriche mobilise ses troupes à la frontière serbe.

Le 30 juillet, la Russie commence à donner des ordres préparatoires à la mobilisation qui seront perçus, à tort ou à raison, comme la mobilisation générale. C'est une mauvaise nouvelle pour l'Allemagne, qui compte sur la lenteur de la mobilisation russe pour d'abord défaire ses ennemis à l'ouest avant d'affronter la Russie.

Le 31 juillet, l'Autriche ordonne la mobilisation générale.

Le 1^{er} août, l'Allemagne mobilise à son tour et déclare la guerre à la Russie.

Le 1^{er} août à 15 h 45, la France décide la mobilisation générale. Partout en France le tocsin sonne au clocher des églises et, dans les mairies on remplit à la main la case vide des affiches préimprimées rappelant les soldats dans les casernes. Le premier jour de la mobilisation est fixé au 2 août.

La guerre des poncifs peut commencer...

1^{er} poncif : depuis la fin de la guerre désastreuse de 1870, les Français ne pensaient qu'à la revanche

Étrillée par la Prusse, à laquelle elle avait déclaré la guerre parce qu'elle ne pouvait accepter qu'un prince de la famille du roi de Prusse porte la couronne d'Espagne, la France eut bien du mal à se remettre d'un conflit qui lui fit perdre l'Alsace et le nord de la Lorraine et la condamna à payer une amende de 5 milliards de francs-or. Le Second Empire fut emporté par la tourmente, la capitale déchirée par la Commune et la France finit par se doter d'un ensemble de lois constitutionnelles républicaines en février 1875. L'indemnité de guerre fut payée dès septembre 1873 avec un peu d'avance, ce qui montre que cette lamentable défaite n'avait pas plongé le pays dans la misère. Le traumatisme fut essentiellement psychologique et la récupération des provinces perdues aurait fort bien pu tourner à l'obsession nationale. La quasi-totalité des historiens s'accordent aujourd'hui sur le fait qu'il n'en fut rien. Certes, la France avait les yeux fixés sur la « ligne bleue des Vosges », expression populari-

Les Français ne pensaient qu'à la revanche ; les poilus sont partis la fleur au fusil ; les offensives n'ont servi à rien ; les gaz de combat ont été la plus meurtrière des armes ; les poilus ont été envoyés ivres à l'abattoir ; les civils ont été épargnés ; la Marine n'a rien fait ; les tirailleurs sénégalais ont été sacrifiés pour sauver les Français ; les généraux étaient des planqués ; les Américains ont gagné la guerre ; les chars de combat ont permis la victoire ; l'humiliation de l'Allemagne a provoqué la Seconde Guerre mondiale... Autant d'idées reçues à propos de la Première Guerre mondiale qui ont la vie dure !

Dans cet essai stimulant, le général Elrick Irastorza descend dans cette « tranchée des poncifs » pour combattre ces mythes, ces contre-vérités et ces « fake news » de la Grande Guerre.

Saint-cyrien, Elrick Irastorza fait carrière dans les troupes de marine avant d'être nommé général d'armée et d'occuper les fonctions de chef d'état-major de l'armée de terre de 2008 à 2011. Après une brillante carrière militaire qui lui vaudra d'être élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur, il devient président de la Mission du centenaire de la Première Guerre mondiale.



9 782364 451513 | 4,90 €

Tous les droits d'auteur seront reversés à l'Association Terre Fraternité qui soutient les blessés de l'armée de terre, leurs familles, et les familles des soldats tués en opérations.